



PARCOURS DE PRODUCTEURS ET PRODUCTRICES

LES FILMS DU BALIBARI

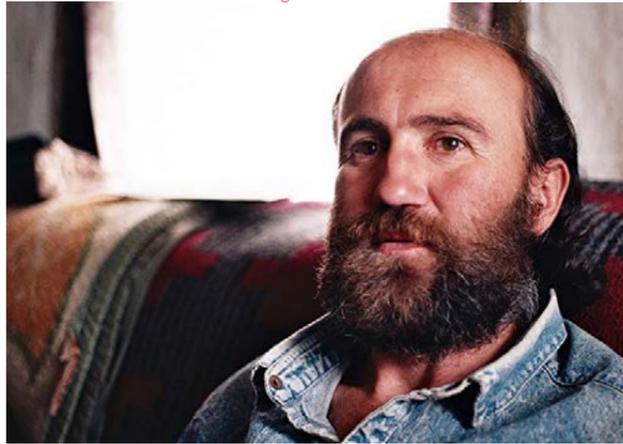
Entretien avec les productrices Estelle Robin-You et Clara Vuillermoz

Cet entretien a été réalisé dans le cadre des «Parcours de producteurs» du Mois du film documentaire 2018. Ces parcours ont pour objectif de faire découvrir les différentes facettes de la production documentaire. Un projet d'Images en bibliothèques en partenariat avec la PROCIREP.

Plaquages de Florian Geyer



Village Without Women de Srdjan Sarenac



Depuis quinze ans, les Films du Balibari produisent des documentaires, souvent en co-production avec l'étranger. Ses deux productrices, Estelle Robin-You et Clara Vuillermoz, installées à Nantes et Lyon, nous parlent de l'histoire de cette société et de la façon dont elles pensent un modèle pour chacun des films qu'elles produisent.

Les Films du Balibari, structure qui a évolué au fil des années, est aujourd'hui implantée dans deux régions : les Pays de la Loire (Nantes), et en Auvergne-Rhône-Alpes (Lyon). Quelle est l'histoire de cette société de production ?

Estelle Robin-You – La société Les films du Balibari a été créée en 1998 à Nantes par Régis Noël avec, au départ, un ancrage régional. Après une expérience de production en Irlande puis à Paris, j'ai rejoint en 2004 la structure à laquelle je me suis associée en 2005. La ligne éditoriale a progressivement délaissé le court métrage de fiction pour se focaliser sur le documentaire, notamment international. En 2012, après différents changements, je suis restée seule associée historique et je me suis rapprochée des films du Point du jour. Cette société, historiquement agence de presse, qui produit des films sur des thèmes de société ou d'histoire, est devenue comme une grande sœur. Ses équipes travaillent également pour nous, ce qui nous permet de nous concentrer sur le développement de nos projets avec une certaine souplesse.

Clara Vuillermoz – J'ai rencontré Estelle pour la première fois en 2010 à Hambourg, où elle présentait une étude de cas sur *Village Without Women*, ce film génial de Srdan Šarenac sur trois frères bosniaques qui partent en

Albanie chercher une femme, ce qui provoque certains remous dans leur cocon familial. En 2015, lorsque j'ai quitté la société lyonnaise cocottesminute, la question primordiale pour moi était de savoir avec qui j'avais envie de travailler. J'ai appelé Estelle avec deux projets dans mon sac à dos, *L'Arbre sans fruit* et *Voyage en Anatolie*. L'esprit, le catalogue et l'ancrage en région : Balibari avait tout pour me plaire.

D'où vient le nom «Les Films du Balibari» ?

CV – Excellente question ! C'est une idée de Régis Noël en hommage à Stanley Kubrick. Il se trouve que c'est le nom d'un fourbe et formidable personnage de *Barry Lyndon* film mythique pour nous tous, c'est donc le chevalier de Balibari qui nous anime ! Beaucoup de gens avec qui nous travaillons, notamment des stagiaires, ne posent jamais la question, alors c'est notre petite blague, nous leur offrons le DVD en fin de stage...

D'un point de vue plus personnel, comment vous êtes-vous formées chacune à la production de documentaires ?

ERY - Rien d'axé documentaire dans mon parcours universitaire. Après une formation de langues étrangères et une année Erasmus en Irlande, j'ai atterri en 1998 à Dublin dans une société de production spécialisée en fiction. C'est neuf ans plus tard, revenue à Nantes, et associée à Balibari, que je me suis intéressée, très fort, au documentaire. Je me suis alors beaucoup appuyée sur le réseau EDN¹, les workshops qu'ils proposaient, et puis sur le terrain, avec des « mentors ». J'ai suivi des formations sur des projets spécifiques. J'ai aussi beaucoup appris en faisant, en regardant, en écoutant, en me trompant, j'apprends encore et toujours... nous partageons beaucoup d'informations au sein d'un groupe informel d'amies productrices.

CV - Diplômée de l'Institut d'études politique de Lyon, j'ai travaillé dans le milieu associatif tout en effectuant une licence de cinéma. C'est là que je découvre *Chronique d'un été*, projeté par un prof en hommage à Jean Rouch qui venait de mourir. Je suis bouleversée. C'est décidé, je veux travailler dans le DOCUMENTAIRE ! Alors j'en regarde énormément et j'effectue à Strasbourg un DESS production/réalisation de documentaires. Et ensuite c'est très classique, j'entre dans une société de production : à la prod, au développement, un petit pas de côté à la réalisation et puis l'envie de produire « toute seule » ! Comme le dit Estelle, on observe, on se plante (parfois), on partage et on se forme ! Eurodoc² auquel j'ai participé en 2014 a été fondateur pour moi.

¹ European Documentary Network, réseau professionnel européen qui regroupe un millier de membres issus de la production cinématographique et audiovisuelle.

² Programme européen de formation professionnelle réservé aux producteurs de documentaire.

Vous travaillez l'une à Nantes, l'autre à Lyon. Comment fonctionnez-vous ensemble ? Travaillez-vous sur des projets de façon commune ?

ERY - Nous discutons de tous les projets que nous recevons ou initiations, toutes deux en amont. Nous en parlons aussi avec les équipes communes Balibari/ Point du Jour. Mais chacune porte ses propres projets. Il est important que les réalisateurs, les équipes des films aient chacun leur interlocutrice.

CV - Nos ancrages et nos réseaux respectifs permettent de se compléter et de bénéficier aux productions de chacune. Pour le tournage au Niger de *L'Arbre sans fruit*, Estelle m'a mise en contact avec le chef opérateur angevin Julien Bossé, particulièrement sensible de par son histoire personnelle aux films africains.

L'Arbre sans fruit d'Aïcha Macky



Vous retrouvez-vous sur une ligne commune ?

CV - Dans l'ensemble, nous avons en commun un rapport semblable au temps de développement, d'écriture, à l'attention donnée au choix des équipes, au soin des dossiers, aux stratégies de financements adaptées et à l'ambition des projets.

Comment travaillez-vous en lien avec les territoires où vous êtes implantées ?

ERY - C'est très important d'en être proches. Réalisateurs, techniciens, fonds publics, diffuseurs, cinémas, lieux de diffusion, medias... à Nantes, nous sommes actives et impliquées dans notre tissu professionnel. Nous faisons par exemple partie du conseil d'administration de La Plateforme³.

³ Réseau des professionnels des métiers du cinéma créé en 2013 dans la région des Pays de la Loire.

CV - En 2017, nous avons naturellement créé un établissement à Lyon puisque j'y vis, et à l'instar de la région Pays de la Loire, nous tissons en région Auvergne-Rhône-Alpes un large réseau d'auteurs, de techniciens, de partenaires... Nous sommes avec quelques confrères en train de donner vie à une association de producteurs en région, puisque rien n'existe sauf un cluster, un noyau dur de professionnels très axé « french tech ». Il est impératif de se regrouper pour faire connaissance, se faire connaître auprès des auteurs et techniciens, lieux de diffusions et surtout être audible auprès des pouvoirs publics, notamment locaux.

Parallèlement à cette forte implantation en France, vous développez beaucoup de co-productions internationales. Comment trouvez-vous un équilibre ?

CV - « Du local à l'international » : c'est comme cela que nous aimons présenter les films du Balibari. L'international fait partie de l'ADN de Balibari depuis toujours, soit que les films soient tournés à l'étranger, que leur sujet soit international, qu'ils soient co-produits avec d'autres pays ou réalisés par des cinéastes étrangers. La co-production est quasiment systématique sur nos films. Nous nous déplaçons sur les marchés du film en Europe et ailleurs parce qu'il est évident pour nous que cela apporte des financements plus variés, mais aussi que cela permet d'envisager les films de façon moins formatée. Certains réalisateurs français viennent à l'étranger pitcher et défendre les projets avec nous (récemment Arno Bitschy à Nyon, Antarès Bassis à Leipzig, Maxime Faure à Thessalonique) et nous retrouvons les étrangers en France (Aïcha Macky à La Fabrique des cinémas du Monde à Cannes, récemment ; Lefteris Charitos à Premiers Plans pour *L'Homme dauphin* portrait de Jacques Mayol...).

Vous travaillez essentiellement avec de jeunes réalisateurs. Comment se passent ces rencontres ? Qu'est-ce que qui vous pousse à vous lancer dans la production souvent longue de projets qui sont parfois des premiers films ?

ERY - C'est l'exagération ! Nous travaillons aussi avec des plus de 40 ans, voire des plus de 60 ans ! Mais il est vrai que les jeunes auteurs ou premiers films continuent de trouver une place très ouverte à Balibari.

CV - Par « jeunes réalisateurs », je n'entends pas l'âge dont on se fout mais la jeune expérience, qui nécessite davantage d'accompagnement au moment de l'écriture.



De manière plus générale, le travail d'écriture avec les réalisateurs semble très important pour vous.

CV - Oui, c'est commun à tous les producteurs qui produisent des films d'auteur. On travaille chaque fois sur un prototype. L'écriture est capitale parce qu'elle nous aide à être certains que l'on parle du même film. Le travail de production s'étend sur plusieurs années. Il faut absolument être raccord sur ce que l'on raconte et comment on veut le raconter. Les chefs opérateurs, les monteurs insistent aussi sur le fait que le texte reste le meilleur moyen pour eux de revenir aux intentions de départ. C'est le texte de référence pour tout le monde.

Vos films échappent à tout formatage, quel est le processus de production de ces films singuliers, notamment au niveau du financement ?

ERY - Encore l'exagération ! Car nombreux sont ceux qui ont des durées de 52 ou 90 minutes, qui sont les formats consacrés. Mais au-delà de la durée, ces films sont très singuliers et personnels dans leur forme, leur propos et leur regard. Au début, nous avons certainement exaspéré de nombreux « décideurs TV » qui désespéraient que nous comprenions leurs attentes. À l'inverse, très vite, nous avons su convaincre les fonds sélectifs, les commissions, car elles attendent des projets très écrits, les lecteurs sont là pour suivre les circonvolutions parfois nécessaires pour exprimer un désir de film... aujourd'hui, nous réussissons mieux à réunir les deux.

CV - Nous travaillons tout de même avec la télévision ! Nous produisons en moyenne 5 films par an à toutes les deux, donc forcément nous parvenons à convaincre les diffuseurs. *Les Œuvres vives* de Bertrand Latouche ou d'autres échappent à tout formatage. J'aime travailler pour la télévision parce que cela permet des manières différentes de recevoir les films. Les nouveaux chemins qui se présentent à nous aujourd'hui, ce sont les plateformes comme Netflix ou Orange. La diffusion doit respecter la façon dont chaque film se monte. Quand j'ai proposé *L'Arbre sans fruit*, aucune chaîne française ne voulait entendre parler d'un film sur l'infertilité au Niger dans un pays qui compte 8 enfants par femme. Dans *Plaquages*, Florian Geyer filme une équipe de rugby du Top 14. Mais il montre aussi comment le corps est instrumentalisé dans cette course sans fin vers la performance qu'est devenu le sport. Même si France 3 Régions et Public Sénat nous ont laissé une liberté totale, nous savions que ce format de 52 minutes barrerait la route des festivals internationaux. Le réalisateur qui a décidé qu'il préférerait lancer le film plutôt que d'attendre plusieurs mois d'hypothétiques financements. Ce sont les discussions entre le producteur et le réalisateur qui permettent de choisir ce que sera un film.

Jun 2018

Rendez-vous sur
www.moisdudoc.com



En partenariat avec

LES FILMS DU
BALIBARI

PROCIREP
Société des Producteurs
de Cinéma et de Télévision